

Pierre

Au printemps 1885, le village de LOCCERI, dans la province de CAGLIARI en SARDAIGNE, s'enrichissait d'une nouvelle âme. Celle d'un beau bébé du sexe fort, qui fut inscrit sur le registre d'état-civil sous le prénom de Pierre.

LOCCERI ? Me direz-vous... En effet, sur la carte, ça ne représente qu'un petit point dans une île aride, brûlée de soleil, dépourvue de toute industrie, au confort précaire. Pourtant, l'électricité a déjà fait son apparition dans les villes, mais pas à LOCCERI. Les ressources proviennent de l'élevage de chèvres broutant les cailloux, la pêche le long du littoral et le trafic avec la CORSE et ses coups tordus. Point d'industrie. La mère Patrie n'a pas risqué sa monnaie sur un tas de cailloux. Par contre, des centaines de bandits, les sédentaires et ceux de retour d'Amérique, y trouvent refuge et se font craindre. Ils ont réalisé toute une organisation apte à faire payer le droit de passage et de séjour.

Actuellement, la vie en Sardaigne s'est grandement améliorée grâce à l'apport des devises étrangères, européennes ou arabes. On a voulu que les plus beaux sites servent de lieu de séjour à des gens pleins aux as.

Mais à la naissance de Pierre, le plus riche était pauvre.

Le jeune garçon a grandi entouré de frères et sœurs au nombre de dix, et du troupeau de chèvres que le cadet

avait traditionnellement en charge dès qu'il était en âge de se rendre utile.

Pas d'école obligatoire pour les enfants de l'île. Par contre, il était très mal vu qu'aucun des membres d'une même famille n'entre pas dans les Ordres. Aussi, la sœur aînée était toute désignée pour goûter au confort relatif du couvent. De même, les mœurs et les besoins des familles imposaient aux garçons d'aider leur père à gratter la terre. Ceci se faisait avec des moyens qui ne font même plus partie de ce qu'on a pu garder en mémoire.

Le fait d'avoir de nombreux enfants dans une même famille était coutumier.

Le fait d'avoir de nombreux fils était une richesse, ou considéré comme tel.

Pierre se trouve dans sa quinzième année lorsque le siècle bascule. Mais 1900 n'apporte aucun changement dans le mode de vie des habitants de LOCCERI.

Toutefois, ils deviennent de plus en plus nombreux ceux qui, alléchés par les récits d'habiles recruteurs, vont s'exiler à l'étranger. En France par exemple, on perce des tunnels dans toutes les régions montagneuses : entre NIMES et LE PUY, dans les Alpes, dans les Vosges et également dans les BAS-RHIN et HAUT-RHIN, à KEMBS où un chantier gigantesque est entrepris.

Il est certain que les moyens de l'époque nécessitaient de nombreux bras pour maintenir, jour et nuit, sans aucun arrêt, la coulée de béton dans les monstrueux coffrages des barrages pour éviter les failles. A tel point que, si par malheur un ouvrier perdait l'équilibre et tombait dans les entrailles du coffrage, il était aussitôt happé par la masse

semi-liquide qui devenait son cercueil. Pas le temps pour les autres de s'apitoyer sur le sort du disparu. La même chose pouvait arriver à chacun à tout moment.

A cette époque, les entreprises prenaient des engagements envers l'Etat et il fallait que les ouvriers soient aptes à devenir maçons, terrassiers, artificiers, conducteurs de locomotive (pour le transport des déblais qui étaient destinés au ballast par exemple) ou qu'ils puissent répondre à toute demande de l'employeur. C'était le temps où la bicyclette était le moyen de transport le plus approprié pour se rendre sur le lieu de son travail. Il fallait prendre des précautions pour qu'en cas de crevaison (incident fréquent à l'époque), on n'arrive pas en retard, car si c'était le cas, il y avait toujours le contremaître pour inviter le malheureux ouvrier à faire demi-tour afin de déguster son casse-croûte au domicile. La journée était alors perdue et le retour donnait lieu à de petits drames familiaux.

Mais Pierre, du haut de ses dix-huit ans, appréhendait mal la réalité. Il ne se sentait pas bien dans sa peau de gardien d'encornées et il réagissait avec violence à cet état de fait. Il voulait sortir de la médiocrité. Il assumait toutefois sa tâche, mais il commençait à en vouloir à tous ces fatalistes qui acceptaient cet état de chose en étant satisfaits, même lorsqu'ils avaient faim.

En cette fin d'été, le ciel semblait se décider à laver les cailloux, car de gros nuages annonçaient un orage imminent. Les éclairs zébraient déjà le ciel partagé entre le bleu intense et les gros nuages gris et bas. Pour éviter l'ondée, Pierre s'évertuait à rassembler son petit troupeau, mais l'une des biques qui, décidément, ne pensait pas comme lui, s'obstinait à vouloir profiter de l'occasion pour se refaire le poil. Après avoir été ramenée à maintes

reprises au sein du troupeau, la têtue prit à nouveau sa liberté.

Pierre, qui avait le sens de la plaisanterie limité, voyait sa patience exacerbée et, après une dernière course folle, il rattrapa la bête, sortit son couteau et, rageusement, lui trancha la gorge. L'acte accompli le laissa dans un état de semi-hébétude. L'animal représentait un capital. Que dire au retour ? Quelle serait la punition ? Optant pour la solution qui lui semblait la plus rationnelle ; Pierre, qui à présent ne pensait plus à l'orage, se mit à dépecer la bête puis enfouit ses entrailles. Il la chargea sur son épaule et rentra son troupeau.

L'orage éclata simultanément à l'extérieur et à l'intérieur de la pauvre maison avec une égale intensité. Celui de l'extérieur se calma vite.

Le pauvre Pierre dut subir tous les reproches de son père, sa mère, ses frères et ses sœurs. Heureusement, il n'était plus en âge de subir le châtement corporel, mais il était certain que certains membres de sa famille le regrettaient. La rancœur persista au fil des jours et des mois et les relations familiales allaient, se dégradant. Pierre avait l'impression d'être un bocal qui se remplissait d'eau et qu'une fois le niveau maximum atteint, le trop-plein se déversait, fatalement.

Il prit alors sa décision.

Puisque toutes les conditions semblaient réunies, il quitterait famille et patrie avant les obligations militaires, et s'expatrierait à la première occasion.

Celle-ci se présenta très vite, et le jeune homme alla vendre son énergie en France, où il fêta ses dix-neuf ans.

Les difficultés de la langue ne semblaient pas être un handicap pour ce personnage qui s'adaptait aux situations nouvelles avec une grande aisance. En France, les travailleurs italiens étaient légion. Mais il fallait vivre aussi avec les Français et leurs coutumes, avec des principes nouveaux, mais aussi avec des gens qui ne pratiquaient pas forcément la même religion et qui semblaient évoluer dans une aisance matérielle inconnue jusqu'alors.

Les gens du cru désignaient les transalpins par des sobriquets tels que : tayaya – rital – macaco, et autres gentillesques qu'il fallait bien accepter.

Les filles qui fréquentaient ces ouvriers étaient considérées, suivant leur comportement, comme des filles n'ayant pas trouvé chaussure à son pied parmi les Français, il s'agissait de filles à marier, soit comme des filles de joie si elles vendaient leurs charmes, ou bien encore tombaient-elles tout simplement amoureuses du bel Italien au sang bouillant, à la moustache conquérante et à la conversation gestuelle baladeuse.

D'autres enfin attendaient, comme il était d'usage à cette époque, de coiffer Sainte Catherine pour se confier à un homme mûr, pour se consacrer à lui et lui donner de beaux enfants.

Il faut dire que les moyens contraceptifs représentaient des moyens mis en place par le démon et qu'ils étaient sévèrement réprouvés par tous les membres du clergé qui, eux, étaient chargés du salut des âmes mais non des obligations parentales. Ils n'étaient jamais amenés à passer une nuit blanche au chevet de l'enfant malade. Ils se réveillaient frais et dispo chaque matin alors que le père de l'enfant malade partait, les yeux rougis, accomplir ses

douze heures de terrassement, avant de revenir au bercail en se demandant si la nuit qui tombait allait être plus profitable que la précédente.

La couverture sociale était inexistante, et le médecin était appelé à se déplacer que dans les cas graves ou très graves, si, toutefois, on pouvait le payer. Dire que l'on appelait ça la belle époque !!

La bonne conduite de Pierre, son assiduité au travail, sa vie tranquille et son absence d'opinion politique, lui permirent d'obtenir d'abord une carte de séjour de résident « temporaire », valable un an et renouvelable, sur demande, par l'autorité administrative, puis une carte de résident ordinaire valable trois ans, et enfin une carte de résident privilégié d'une durée plus importante qui lui permit d'effectuer une demande de naturalisation.

Ce qu'il fit.

Jeanne

Lorsque Jeanne vint au monde en été 1899, Pierre avait déjà 14 ans.

Rien ne devait, a priori, les rapprocher, puisqu'à cette époque le garçon taquinait un grillon tout en surveillant ses biquettes.

Le papa de Jeanne était un maître tisserand qui était courbé sur les métiers à tisser de six heures à midi et de treize à dix-sept heures. Il était très apprécié de ses employeurs, car il livrait toujours du bel ouvrage, même lorsqu'il avait bu la goutte. C'était une sorte de schnaps que tous les ménages fabriquaient avec des prunes fermentées que l'on appelait des blosses. Cet alcool ne titrait souvent que 21° mais les débits de boissons étaient si nombreux alors que les tisserands avaient de temps en temps les yeux embués. Toutefois, le père de Jeanne avait d'autres qualités. Il savait être discret et efficace. Il avait du goût hérité de son père, cuisinier de son état et qui était surnommé le bian du koch. Bian était emprunté au patois local qui désignait un personnage aux cheveux blancs. Koch, de l'Allemand, désignait un cuisinier.

Il est à noter que l'Alsace et la Lorraine avaient récemment été Allemandes. L'Allemagne avait apporté les lois et règlements dont certains sont encore en vigueur actuellement. Si bien que les prêtres étaient rétribués comme des enseignants puisqu'ils dispensaient l'enseignement religieux, sans être toutefois fonctionnaires. La Saint Étienne, qui suit le jour de Noël

était, et est toujours férié et chômé. Des règlements imposent à tout citoyen, propriétaire ou locataire, de balayer devant sa maison, sur la voie publique même, puisque le trottoir en fait partie, chaque fois que l'état de propreté l'impose. Chacun accepte de bonne grâce ces obligations.

Toutefois, l'âme des Alsaciens est fidèlement restée Française. Les gens venant des autres provinces entendront parler le dialecte alsacien. Ils seront convaincus qu'ils entendent parler allemand et de la proximité des Teutons. Ce sont des cousins germains !

Jeanne est née à ROTHAU, un joli village de 1500 âmes environ, doté d'usines textiles transformant des balles de coton brut en toiles imprimées, du plus joli effet, vendues dans toute la France et à l'étranger par l'intermédiaire de gros négociants, aussi riches que des maîtres d'usines qui, eux, possèdent la moitié des maisons et les meilleurs terrains, dans et autour du village. Toute l'économie locale gravite autour de ces usines. Si l'épicier du coin, le quincaillier, le boulanger et le boucher existent, c'est grâce à elles. Pourtant, ce n'est pas forcément le patron qui fait vivre l'ouvrier. C'est, au contraire, l'ouvrier qui permet au patron d'affirmer, s'il en est besoin, la différence de caste. On voit que l'un ne peut aller sans l'autre.

Autre relative richesse : la forêt de sapins noirs. Une très belle espèce qui donne du bois de charpente, entre autres, de première qualité. Leur exploitation est le monopole de quelques familles de scieurs riches. Quelques miettes sont laissées, par-ci par-là, pour figurer un semblant de concurrence.

La jeune fille grandit, avec ses quatre frères et sœurs, dans ce micro climat confiné. Le fait de se rendre à

STRASBOURG, distante de 50 kilomètres, résultait souvent d'une obligation. On trouvait, là-bas, nombre d'objets proposés à la vente, inexistantes dans les commerces locaux. On faisait le voyage aller-retour dans des wagons en bois, à banquettes lattées, en hêtre verni, non chauffés, mal suspendus et qui cahotaient à chaque raccord de rail. L'expédition était un événement. Il n'était pas question de prendre un billet de deuxième classe. Encore moins de première. On ne voyageait, pour se rendre d'un point à un autre pas pour le plaisir, et les dépenses inconsidérées ressemblaient à du gaspillage.

Le voyage durait une centaine de minutes. Passé la gare de MOLSHEIM, le paysage changeait. Plus de sapins, mais de vastes prairies et champs, avec un foisonnement incroyable de lapins, faisans, et autres gibiers. C'est le début de la riche plaine d'Alsace qui, à MUTZIG, marque la séparation avec le massif montagneux des VOSGES. Les usines se font rares et les fermes nombreuses. L'agriculture et l'élevage sont en excellente santé.

A 14 ans, fini l'école obligatoire. Les parents n'ayant pas, généralement, les moyens d'offrir à leur progéniture la possibilité de poursuivre des études supérieures, le jeune est, dès la sortie de l'école, dirigé vers un emploi de filature, tissage, teinturerie, apprêt. Ainsi, il ne représente pas une bouche à nourrir. Au contraire, l'apport de son salaire est apprécié. Il est soumis à la famille et doit rapporter à sa mère la totalité de sa paye. S'il agréé aux parents, chaque dimanche, il recevra, en plus des vingt centimes à déposer dans la **sébile** du pasteur ou du curé, quelques sous en guise d'argent de poche. C'est une ristourne de la paye communément désignée tringlet, ce qui veut dire pour boire. Ce fait se poursuit souvent au-delà de la majorité que l'on atteint à 21 ans. Tout va avec le respect et l'obéissance dus aux parents.

A quatorze ans, Jeanne voit passer les premières automobiles. Les rues sont étroites, pavées. Les trottoirs sont inexistantes. On n'est pas surpris par l'arrivée de nouveaux engins. Ils sont bruyants et on les entend venir de loin, crachant et brinquebalant, soulevant la poussière des rues non adaptées à la circulation automobile. Sans le voir, on reconnaît aisément le propriétaire de l'engin. D'ailleurs, il est méconnaissable avec ses grosses lunettes, son cache-nez qui lui masque le visage et l'ensemble de son accoutrement ! On sait bien que la DEDION BOUTON appartient à MULLER, la TREFLE est JACQUEL, la MATIS à l'un des frères MARCHAL. Ce sont, pour quelques temps encore, les seules voitures visibles sur la route nationale 422.

Après quelques années passées au tissage local, Jeanne décide, tout comme l'aurait fait Pierre, que le changement, dans la continuité, peut être chose bénéfique.

Elle obtient un abonnement sur la ligne de chemin de fer et se rend tous les jours à STRASBOURG, afin d'y assumer un nouvel emploi mieux payé que le précédent, chez l'un des clients de son ancien patron. A cette époque, le métier d'emballeuse se faisait manuellement. Aucune machine n'avait encore été inventée pour confectionner les colis. Mais ce travail devint vite monotone et, à la pause casse-croûte, Jeanne se plongeait dans la lecture des petites annonces. Elle attendit sa majorité puis exerça son droit à la liberté. Elle effectua alors le plus grand voyage jamais entrepris dans sa jeune existence. Une famille parisienne engageait une jeune fille pour faire le ménage et les courses. C'était l'emploi recherché.

Jeanne fut d'abord désemparée par la dimension de la ville. Elle savait, bien sûr, que la capitale était une très grande ville, mais la réalité dépassait son imagination. Et ses rues éclairées, les calèches à l'allure sportive, les